

LE PUBLIC ET LA FOULE¹

VI

Après avoir montré la naissance et la croissance du Public, marqué ses caractères propres, semblables ou dissemblables à ceux de la foule, et indiqué ses rapports généalogiques avec les différents groupes sociaux, essayons d'esquisser une classification de ses variétés, comparées à celles de la foule.

On peut classer les publics, comme les foules, à des points de vue très divers ; sous le rapport du sexe, il y a des publics masculins et féminins, comme des foules masculines et féminines. Mais les publics féminins, composés de lectrices de romans ou de poésies à la mode, de journaux de modes, de revues féministes, etc., ne ressemblent guère aux foules du même sexe. Ils ont une tout autre importance numérique et une nature plus inoffensive. Je ne parle pas des auditoires de femmes dans les églises ; mais quand, par hasard, elles se rassemblent dans la rue, elles épouvantent toujours par le degré extraordinaire de leur exaltation et de leur férocité. Janssen et Taine sont à relire à ce sujet. Le premier nous parle de la Hofman, sorcière et virago, qui, en 1529, conduisait des bandes de paysans et de paysannes soulevées par

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

les prédications luthériennes. « Elle ne respirait qu'incendie, pillage et meurtre », et prononçait des sortilèges qui, devant rendre ses bandits invulnérables, les fanatisaient. Le second nous peint la conduite des femmes, même jeunes et jolies, aux journées des 5 et 6 octobre 1789. Elles ne parlent que de dépecer, d'écarteler la reine, de lui « manger le cœur », de faire « des cocardes avec ses boyaux » ; il ne leur vient que des idées de cannibales, idées qu'elles réalisent, paraît-il. — Est-ce à dire que les femmes, malgré leur douceur apparente, recéleraient des instincts sauvages, des virtualités homicides révélées par leurs attroupements ? Non, il est clair qu'il se fait, dans ces rassemblements féminins, une sélection de tout ce qu'il y a de plus effronté, de plus hardi, j'allais dire de plus masculin, parmi les femmes. *Corruptio optimi pessima*. Il ne faut pas, certes, tant d'effronterie, ni de perversité, pour lire un journal, même violent et pervers, et de là, sans doute, la meilleure composition des publics de femmes, en général de nature esthétique plutôt que politique.

Sous le rapport de l'âge, les foules juvéniles — monômes ou émeutes d'étudiants, de gamins de Paris — ont bien plus d'importance que les publics juvéniles, qui, même littéraires, n'ont jamais exercé d'influence sérieuse. En revanche, les publics séniles conduisent le monde des affaires où les foules séniles n'ont aucune part. Par cette *gérontocratie* inaperçue, il s'établit un contrepoids salutaire à l'*éphébo*cratie des foules électorales où domine l'élément jeune qui n'a pas encore eu le temps de se dégoûter du droit de suffrage... Les foules séniles sont d'ailleurs extrêmement rares. On pourrait citer quelques conciles tumultueux de vieux évêques dans la primitive Église, ou quelques séances orageuses de Sénats anciens et modernes, comme exemples des excès où des vieillards réunis peuvent être entraînés, et de la juvénilité collective dont il leur arrive de faire preuve en se rassemblant. Il semble que la tendance à s'attrouper aille en grandissant de l'enfance à la pleine jeunesse, puis en décroissant de cet âge à la vieillesse. Il n'en est pas de même du penchant à s'agréger en corporation, lequel prend naissance au début de la jeunesse seulement et va en croissant jusqu'à la maturité.

On peut distinguer les foules d'après la couleur du temps,

la saison, la latitude... Nous avons dit pourquoi cette distinction est inapplicable aux publics. L'action des agents physiques sur la formation et le développement d'un public est à peu près nulle, tandis qu'elle est souveraine sur la naissance et la conduite des foules. Le soleil est un des grands toniques des foules, les foules d'été sont bien plus fiévreuses que celles d'hiver. Peut-être, si Charles X avait attendu décembre ou janvier pour publier ses fameuses ordonnances, le résultat eût été autre. — Mais l'influence de la race, entendue au sens national du mot, sur le public n'est pas négligeable, pas plus que sur la foule, et les « emballements » caractéristiques du public français se ressentent de la *furia francese*.

Malgré tout, la distinction la plus importante à faire entre les divers publics, comme entre les diverses foules, est celle qui est tirée de la nature de leur *but* ou de leur *foi*. Des personnes qui passent dans la rue, allant chacune à ses affaires, des paysans rassemblés dans un champ de foire, des promeneurs, ont beau former un amas très dense, ils ne sont qu'une cohue jusqu'au moment où une foi commune ou un but commun les émeut ou les meut ensemble. Dès qu'un spectacle nouveau concentre leurs regards et leurs esprits, qu'un danger imprévu, une indignation subite, oriente leurs *cfurs* vers un même désir, ils commencent à s'agrèger docilement, et ce premier degré de l'agrégat social, c'est la foule. — On peut dire de même : les lecteurs, même habituels, d'un journal, tant qu'ils ne lisent que les annonces et les informations pratiques se rapportant à leurs affaires privées, ne forment pas un public ; et, si je pouvais croire que, comme on le prétend parfois, le journal-annonces est destiné à grandir aux dépens du journal-tribune, je me hâterais d'effacer tout ce que j'ai écrit plus haut sur les transformations sociales opérées par le journalisme. Mais il n'en est rien, même en Amérique¹.

1. Dans son bel ouvrage sur les *Principes de Sociologie*, l'Américain Giddings parle, incidemment, du rôle capital joué par les journaux dans la guerre de Sécession. Et, à ce propos, il combat l'opinion populaire suivant laquelle « la presse aurait désormais submergé toute influence individuelle sous le déluge quotidien de ses opinions impersonnelles... » La presse, dit-il, « a produit son maximum d'impression sur l'opinion publique lorsqu'elle a été le porte-voix d'une personnalité remarquable, un Garrison, un Greeley. De plus, le public ne se rend pas bien compte que, dans les bureaux des journaux, l'homme à idées, ignoré du monde, est connu de ses camarades et imprime son individualité sur leur cerveau et leur ouvrage. »

Or, c'est du moment où les lecteurs d'une même feuille se laissent gagner par l'idée ou la passion qui l'a suscitée, qu'ils composent vraiment un public.

Nous devons donc classer, avant tout, les foules, et aussi bien les publics, d'après la nature du but ou de la foi qui les anime. Mais d'abord, distinguons-les suivant que la part de la foi, de l'idée, ou bien celle du but, du désir, est prépondérante en eux. Il y a les foules croyantes et les foules désireuses, les publics croyants et les publics désireux; ou plutôt, — car chez les hommes rassemblés ou même unis de loin, tout, pensée ou désir, est vite poussé au dernier excès — il y a les foules ou les publics convaincus, fanatiques, et les foules ou les publics passionnés, despotiques. On n'a guère à choisir qu'entre ces deux catégories. Convenons pourtant que les publics sont moins outranciers que les foules, moins despotes ou moins dogmatiques, mais leur despotisme ou leur dogmatisme, s'il est moins aigu, est en revanche tout autrement tenace et chronique que celui des foules.

Croyantes ou désireuses, celles-ci diffèrent d'après la nature de la corporation ou de la secte à laquelle elles se rattachent, et la même distinction est applicable aux publics, qui, nous le savons, procèdent toujours de groupes sociaux organisés dont ils sont la transformation inorganique¹. Mais occupons-nous un moment des foules seules. La foule, groupe amorphe, né en apparence par génération spontanée, est toujours ameutée, en fait, par un corps social dont quelque membre lui sert de ferment et qui lui donne sa couleur². Ainsi nous ne confondrons pas avec les foules rurales et parentes rassemblées au moyen âge par le prestige d'une famille suzeraine et pour servir ses passions, les foules flagellantes du même temps qui, appelées par des prédications de moines, proclamaient leur foi le long des chemins. Nous ne confondrons pas avec les foules orantes et processionnelles que des membres du clergé conduisent à Lourdes, les foules révolutionnaires et hurlantes soulevées par un jacobin,

1. Nouvelle preuve que le lien organique et le lien social sont différents et que le progrès de celui-ci n'implique nullement le progrès de celui-là.

2. Il en est ainsi, même quand elle est, comme je l'ai dit plus haut, une excroissance d'un public; car le public lui-même est la transformation d'un groupe social organisé, parti, secte, corporation.

ou les foules pitoyables et affamées de grévistes menées par un syndicat. Les foules rurales, plus difficiles à mettre en mouvement, sont plus redoutables une fois lancées; il n'y a nulle émeute parisienne dont les ravages se comparent à ceux d'une jacquerie. — Les foules religieuses sont les plus inoffensives de toutes; elles ne deviennent capables de crimes que lorsque la rencontre d'une foule dissidente et contre-manifestante offense leur intolérance, non pas supérieure mais seulement égale à celle d'une foule quelconque. Car les individus peuvent être libéraux et tolérants, chacun à part, mais, rassemblés, ils deviennent autoritaires et tyranniques. Cela tient à ce que les croyances s'exaltent par leur mutuel contact, et il n'est pas de conviction forte qui supporte d'être contredite. De là, par exemple, les massacres d'Ariens par des catholiques et de catholiques par des Ariens, qui ont ensanglanté au IV^e siècle les rues d'Alexandrie. — Les foules politiques, urbaines pour la plupart, sont les plus passionnées et les plus furieuses; versatiles, par bonheur, passant de l'exécration à l'adoration, d'un accès de colère à un accès de gaieté, avec une facilité extrême. — Les foules économiques, industrielles, sont, comme les foules rurales, beaucoup plus homogènes que les autres, beaucoup plus unanimes et persistantes dans leurs vœux, plus massives, plus fortes, mais moins portées, somme toute, au meurtre qu'aux destructions matérielles dans l'exaspération de leur fureur.

Les foules esthétiques — qui sont, avec les foules religieuses, les seules foules croyantes à signaler — ont été négligées, je ne sais pourquoi. J'appelle ainsi celles que soulève une école ancienne ou nouvelle de littérature ou d'art pour ou contre une œuvre dramatique, ou musicale. Ces foules-là sont peut-être les plus intolérantes, précisément à cause de ce qu'il y a d'arbitraire et de subjectif dans le jugement du goût qu'elles proclament. Elles éprouvent d'autant plus impérieusement le besoin de voir se répandre et se propager leur enthousiasme pour tel ou tel artiste, pour Victor Hugo, pour Wagner, pour Zola, ou, à l'inverse, leur horreur de Zola, de Wagner, de Victor Hugo, que cette propagation de la foi artistique est à peu près la seule justification dont elle soit susceptible. Aussi, quand elles se trouvent en face de contradicteurs qui eux-mêmes

s'attroupent, leur colère peut à l'occasion devenir sangui-
naire. Le sang n'a-t-il pas coulé, au xviii^e siècle, dans les
luttres entre partisans et adversaires de la musique italienne ?

Mais, si diverses qu'elles soient par leur origine, comme
par tous leurs autres caractères, les foules se ressemblent toutes
par certains traits : leur intolérance prodigieuse, leur orgueil
grotesque, leur susceptibilité malade, le sentiment affolant
de leur irresponsabilité né de l'illusion de la toute-puissance,
et la perte totale du sentiment de la mesure qui tient à l'ou-
trance de leurs émotions mutuellement exaltées. Entre l'exé-
cration et l'adoration, entre l'horreur et l'enthousiasme, entre
les cris *vive* et *à mort*, il n'y a pas de milieu pour une foule.
Vive, cela signifie *vive à jamais*. Il y a là un souhait d'im-
mortalité divine, un commencement d'apothéose. Il suffit
d'un rien pour changer la divinisation en damnation.

Or, il me semble que beaucoup de ces distinctions et de
ces considérations peuvent être appliquées aux publics divers,
à cela près que les traits signalés y sont moins marqués. Les
publics comme les foules sont intolérants, orgueilleux, infa-
tués, présomptueux, et, sous le nom d'*opinion*, ils entendent
que tout leur cède, même la vérité quand elle les contrarie.
N'est-il pas visible aussi que, à mesure que l'esprit de groupe,
l'esprit de public, sinon l'esprit de foule, se développe dans
nos sociétés contemporaines, par l'accélération des courants
de la circulation mentale, le sentiment de la mesure s'y perd
de plus en plus ? On y surfait ou on y déprime les gens et les
œuvres avec la même précipitation. Les critiques littéraires
eux-mêmes, se faisant l'écho complaisant de ces tendances de
leurs lecteurs, ne savent presque plus nuancer ni mesurer
leurs appréciations : eux aussi ils acclament ou ils *conspuent*.
Combien nous sommes loin déjà des jugements miroitants
d'un Sainte-Beuve ! En cela les publics, comme les foules,
rappellent quelque peu les alcooliques. Et, de fait, la vie col-
lective intense est, pour le cerveau, un terrible alcool.

Mais les publics diffèrent des foules en ce que la propor-
tion des publics de foi et d'idée l'emporte beaucoup, quelle
que soit leur origine, sur celle des publics de passion et
d'action, tandis que les foules croyantes et idéalistes sont peu
de chose comparées aux foules passionnées et remuantes. Ce

n'est pas seulement le public religieux ou le public esthétique, l'un né des églises, l'autre des écoles d'art, qui est mû par un credo et un idéal, c'est encore le public scientifique, le public philosophique, en leurs multiples variétés, c'est même le public économique ^{qui}, en traduisant des appétits, les idéalise... Par la transfiguration de tous les groupes sociaux ~~pu~~ publics, donc, le monde va s'intellectualisant. Quant aux publics d'action, on pourrait croire qu'ils n'existent pas, à proprement parler, si l'on ne savait que, nés de partis politiques, ils imposent aux hommes d'État leurs ordres, soufflés par quelques publicistes... En outre, comme elle est plus intelligente et plus éclairée, l'action des publics peut être et est souvent bien plus féconde que celle des foules¹.

VII

Il est facile de le prouver. Qu'elles soient formées principalement par la communion des croyances ou par celle des volontés, les foules sont susceptibles de présenter quatre manières d'être, qui marquent les divers degrés de leur passivité ou de leur activité. Elles sont ou *expectantes*, ou *attentives*, ou *manifestantes*, ou *agissantes*. Les publics présentent les mêmes diversités.

Les foules expectantes sont celles qui, réunies dans un théâtre avant le lever du rideau, ou autour d'une guillotine avant l'arrivée du condamné, attendent que le rideau se lève ou que le condamné arrive; ou bien celles qui, accourues au-devant d'un roi, d'un impérial visiteur, d'un train qui doit apporter un homme populaire, tribun, général victorieux,

1. Autre différence à noter. C'est toujours sous la forme de polémiques de presse que le public manifeste son existence, et alors on assiste au combat de deux publics, qui se traduit si souvent par le duel de leurs publicistes. Mais il est extrêmement rare qu'il y ait des combats de deux foules, comme ces conflits de procession qui, d'après M. Larroumet, ont lieu quelquefois à Jérusalem. La foule se plait à marcher et à se déployer seule, à étaler sa force et à l'appesantir sur le vaincu, vaincu sans combat. Ce qu'on voit quelquefois, c'est une troupe régulière aux prises avec une foule qui déguerpit si elle est plus faible, qui l'écrase et la massacre si elle est plus forte. On voit aussi, non pas deux foules, mais une seule foule bicéphale, le Parlement, se partager entre deux partis qui se combattent verbalement ou à coups de poing, comme à Vienne... et même à Paris.

attendent le cortège du souverain ou l'arrivée du train. La curiosité collective dans ces foules-là atteint des proportions inouïes, sans le moindre rapport avec son objet, parfois insignifiant. Elle est plus intense encore et plus exagérée que dans les publics expectants, où elle s'élève pourtant si haut quand des millions de lecteurs, surexcités par une affaire à sensation, sont dans l'attente d'un verdict, d'un arrêt, d'une nouvelle quelconque. Le moins curieux, le plus sérieux des hommes, s'il entre dans l'un de ces rassemblements fiévreux, se demande ce qui le retient là malgré ses occupations urgentes, quel besoin étrange il éprouve maintenant, comme tout le monde autour de lui, de voir passer les voitures d'un empereur ou le cheval noir d'un général. Remarque générale : les foules expectantes sont toujours beaucoup plus patientes ou beaucoup plus impatientes que les individus en pareil cas. Pendant les fêtes franco-russes, des multitudes parisiennes stationnaient trois ou quatre heures, immobiles, pressées, sans signe aucun de mécontentement, sur le trajet que le cortège du tsar devait suivre. De temps en temps, une voiture quelconque était prise pour le commencement du cortège, mais, l'erreur reconnue, on se remettait à attendre sans que ces illusions et ces déceptions répétées aient jamais paru produire leur effet ordinaire d'exaspération. On sait aussi le temps indéfini que passent à attendre sous la pluie, la nuit même, les foules curieuses d'une grande revue militaire. A l'inverse, il arrive souvent, au théâtre, que le même public qui s'est tranquillement résigné à un retard abusif, tout à coup s'exaspère et ne peut plus souffrir un délai d'une minute. Pourquoi la foule est-elle ainsi toujours plus patiente ou plus impatiente que l'individu ? Cela s'explique, dans les deux cas, par la même cause psychologique, la mutuelle contagion des sentiments parmi les individus rassemblés. Tant que nulle manifestation d'impatience, trépignement, huée, bruit de cannes ou de pieds, ne s'est produite dans un rassemblement — et il ne s'en produit guère, naturellement, quand cela ne servirait à rien, avant une exécution capitale ou une revue — chacun est impressionné par la vue de l'attitude résignée ou gaie de ses voisins et reflète inconsciemment leur résignation ou

leur gaieté. Mais si quelqu'un — quand cela peut servir à diminuer le retard, au théâtre par exemple — prend l'initiative de s'impatienter, il est bientôt imité de proche en proche, et l'impatience de chacun est redoublée par celle des autres. Les individus dans les foules sont à la fois parvenus au plus haut degré de mutuelle attraction morale et de mutuelle répulsion physique (antithèse qui n'existe pas pour les publics). Ils se repoussent des coudes, mais, en même temps, ils sont visiblement désireux de n'exprimer que des idées et des sentiments d'accord avec ceux de leurs voisins, et, dans les conversations qui, parfois, s'engagent entre eux, ils cherchent à se complaire sans distinction de rangs ni de classes.

Les foules attentives sont celles qui se pressent autour d'une chaire de prédicateur ou de professeur, d'une tribune, d'un tréteau, ou devant une scène où se joue un drame pathétique. Leur attention — et aussi bien leur inattention — est toujours plus forte et plus persévérante que ne le serait celle de chacun des individus qui les composent, s'il était seul. Un professeur m'a fait, au sujet des foules dont il s'agit, une remarque qui m'a paru juste. « Un auditoire de jeunes gens, m'a-t-il dit, à l'École de droit ou dans toute autre faculté, est toujours attentif et respectueux quand il n'est pas nombreux ; mais si, au lieu d'être au nombre de vingt ou trente, ils sont une centaine, deux cents, trois cents, ils cessent souvent de respecter et d'écouter leur professeur, et le tapage est fréquent alors. Divisez en quatre groupes, de vingt-cinq chacun, cent étudiants frondeurs et turbulents, vous aurez quatre auditoires pleins d'attention et de respect. » — C'est que l'orgueilleux sentiment de leur nombre enivre les hommes rassemblés et leur fait mépriser l'homme isolé qui leur parle, à moins que celui-ci ne parvienne à les éblouir et à les « charmer ». Mais il faut ajouter que, lorsqu'un auditoire très nombreux s'est laissé capter par l'orateur, il est d'autant plus respectueux et attentif qu'il est plus vaste.

Autre remarque. Dans les foules fascinées par un spectacle ou un discours, un petit nombre seulement de spectateurs et d'auditeurs entendent très bien, beaucoup ne voient ou n'entendent qu'à demi ou presque pas, et cependant, si mal placés qu'ils soient, si cher que leur coûte leur place, ils sont satis-

faits et ne regrettent ni leur temps ni leur argent. Ces gens-là, par exemple, ont attendu deux heures l'arrivée du tsar, qui passe enfin. Mais, massés derrière plusieurs rangs de personnes, ils n'ont rien vu ; pour tout agrément, ils ont pu entendre un bruit de voitures plus ou moins expressif, plus ou moins trompeur. Pourtant, rentrés chez eux, ils ont raconté ce spectacle, de très bonne foi, comme s'ils en avaient été témoins, car, en réalité, ils l'avaient vu par les yeux d'autrui. On les aurait beaucoup étonnés en leur disant que le provincial qui, à deux cents lieues de Paris, regardait dans son journal illustré une photographie instantanée du passage impérial, en avait été plus vraiment spectateur qu'eux-mêmes. Pourquoi sont-ils convaincus du contraire ? Parce que, à vrai dire, c'est la foule surtout, dans ces occasions, qui se sert de spectacle à elle-même. La foule attire et admire la foule.

Entre les foules plus ou moins passives dont nous venons de parler, et les foules actives, les foules manifestantes tiennent le milieu. Qu'elles manifestent leur conviction ou leur passion, leur passion amoureuse ou haineuse, joyeuse ou triste, c'est toujours avec l'outrance qui leur est propre. On peut noter en elles deux caractères qui ont quelque chose de féminin : un symbolisme remarquablement expressif, uni à une grande pauvreté d'imagination dans l'invention de ces symboles toujours les mêmes et répétés à satiété. Promener en procession des bannières ou des drapeaux, des statues, des reliques, parfois des têtes coupées au bout d'une pique, faire entendre des *vivat* ou des vociférations, des cantiques ou des chansons : c'est à peu près tout ce qu'elles ont su inventer pour l'expression de leurs sentiments. Mais, si elles ont peu d'idées, elles y tiennent beaucoup et elles ne se lassent pas de proférer les mêmes cris, de recommencer la même promenade. — Les publics, eux aussi, parvenus à un certain point d'excitation, deviennent manifestants. Ils ne le sont point seulement d'une manière indirecte, par les foules qui naissent d'eux, mais, avant tout, et directement, par l'influence entraînante qu'ils font subir à ceux mêmes qui les ont mis en mouvement et qui ne peuvent plus les retenir, par les torrents de lyrisme ou d'injures, d'adulation ou de diffamation, de délire utopique ou de fureur sanguinaire,

qu'ils font couler de la plume de leurs publicistes obéissants, de maîtres devenus serfs. Aussi leurs manifestations sont-elles bien plus variées et plus dangereuses que celles des foules, et il faut déplorer le génie inventif qui se dépense, dans certains journaux, en mensonges ingénieux, en fables spécieuses, sans cesse démenties, sans cesse renaissantes, pour le simple plaisir de servir à chaque public le mets qu'il désire, d'exprimer ce qu'il croit vrai ou ce qu'il *veut* être vrai.

Arrivons aux foules agissantes. Mais qu'est-ce que les foules peuvent bien faire? Je vois ce qu'elles peuvent défaire, détruire, mais que peuvent-elles produire avec l'incohérence essentielle et l'incoordination de leurs efforts? Les corporations, les sectes, les associations organisées sont productrices aussi bien que destructrices. Les *frères pontifes*, au moyen âge, construisaient des ponts, les moines d'occident ont défriché des régions, fondé des villes; les jésuites ont fait, au Paraguay, le plus curieux essai de vie phalanstérienne qui ait encore été tenté avec succès : des corporations de maçons ont édifié la plupart de nos cathédrales. Mais peut-on citer une maison bâtie par une foule, une terre défrichée et labourée par une foule, une industrie quelconque créée par une foule? Pour quelques maigres arbres de la Liberté qu'elles ont plantés, combien de forêts incendiées, d'hôtels pillés, de châteaux démolis par elles! Pour un prisonnier populaire qu'elles ont parfois délivré, combien de lynchages, combien de prisons forcées par des multitudes américaines, ou révolutionnaires, pour massacrer des prisonniers haïs, enviés ou redoutés!

On peut distinguer les foules d'action en foules d'amour et foules de haine. Mais à quelle œuvre vraiment féconde les foules amoureuses emploient-elles leur activité? On ne sait ce qu'il y a de plus désastreux, des haines ou des amours, des exécutions ou des enthousiasmes de la foule. Quand elle hurle, en proie à un délire cannibale, elle est horrible, c'est vrai; mais quand elle se rue, adoratrice, aux pieds d'une de ses idoles humaines, qu'elle dételle sa voiture, le hisse sur le pavois de ses épaules, c'est le plus souvent un demi-fou comme Masaniello, une bête fauve comme Marat, un général charlatanesque tel que Boulanger, qui est l'objet de son adoration, mère des dictatures et des tyrannies. Même

quand elle entoure d'ovations délirantes un héros naissant tel que Bonaparte revenant d'Italie, elle ne peut que préparer ses désastres par l'excès d'orgueil qu'elle suscite en lui et qui fait crever son génie en démence. Mais c'est pour un Marat surtout qu'elle déploie tout son enthousiasme. L'apothéose de ce monstre, le culte rendu à son « cœur sacré » exposé au Panthéon, est un éclatant spécimen de la puissance de mutuel aveuglement, de mutuelle hallucination, dont les hommes rassemblés sont capables. Dans cet entraînement irrésistible, la lâcheté a eu sa part, mais bien faible, en somme, et comme noyée dans la sincérité générale.

Mais, je me hâte de le dire, il y a une variété des foules d'amour, très répandue, qui joue un rôle social des plus nécessaires et des plus salutaires, et sert de contrepoids à tout le mal accompli par toutes les autres espèces de rassemblements. Je veux parler de la foule de fête, de la foule de joie, de la foule amoureuse d'elle-même, ivre uniquement du plaisir de se rassembler pour se rassembler. Ici je rature avec empressement ce qu'il y a de matérialiste et d'étroit dans ce que j'ai dit plus haut du caractère improductif des foules. Certes, toute production ne consiste pas à bâtir des maisons, à fabriquer des meubles, des vêtements ou des aliments ; et la paix sociale, l'union sociale, entretenue par les fêtes populaires, par les frairies, par les réjouissances périodiques de tout un village ou de toute une ville, où toute dissidence s'efface momentanément dans la communion d'un même désir, le désir de se voir, de se coudoier, de sympathiser, cette paix, cette union sont des produits non moins précieux que tous les fruits de la terre, que tous les articles de l'industrie. Même les fêtes de la Fédération, en 1790, si courte embellie entre deux cyclones, ont eu une vertu passagère de pacification. Ajoutons que l'enthousiasme patriotique — autre variété d'amour et d'amour du soi, du soi collectif, national — a aussi, souvent, inspiré généreusement les foules, et, s'il ne lui a jamais fait gagner de batailles, il a eu parfois pour effet de rendre invincible l'élan des armées exaltées par elles.

Oublierai-je, enfin, après les foules de fête, les foules de deuil, celles qui suivent, sous l'oppression d'une commune

douleur, le convoi d'un ami, d'un grand poète, d'un héros national? Celles-là, pareillement, sont d'énergiques stimulants de la vie sociale; et, par ces tristesses comme par ces joies ressenties ensemble, un peuple s'exerce à former un seul faisceau de toutes les volontés.

En somme, les foules sont loin de mériter dans leur ensemble le mal qu'on en a dit et que j'en ai pu dire moi-même à l'occasion. Si l'on met en balance l'œuvre quotidienne et universelle des foules d'amour, surtout des foules de fête, avec l'œuvre intermittente et localisée des foules de haine, on devra reconnaître, en toute impartialité, que les premières ont beaucoup plus contribué à tisser ou resserrer les liens sociaux que les secondes à déchirer par endroits ce tissu. Qu'on suppose un pays où il n'y ait jamais d'émeute ou de soulèvement haineux d'aucun genre, mais où, en même temps, les fêtes publiques, les manifestations joyeuses de la rue, les enthousiasmes populaires, soient inconnus : ce pays insipide et incolore sera assurément bien moins imprégné du sentiment profond de sa nationalité que le pays le plus agité du monde par des troubles politiques, par des massacres mêmes, mais qui, dans l'intervalle de ces délires, tel que Florence au moyen âge, a gardé l'habitude traditionnelle des grandes expansions religieuses ou profanes, d'allégresse en commun, jeux, processions, scènes carnavalesques. Les foules, donc, les rassemblements, les coudoiements, les entraînements réciproques des hommes, sont beaucoup plus utiles que nuisibles au déploiement de la sociabilité. Mais ici, comme partout, *ce qui se voit* empêche de songer à *ce qui ne se voit pas*. De là, sans doute, la sévérité habituelle du sociologue pour les foules. Les bons effets des foules d'amour et de joie se cachent dans les replis du cœur, où, longtemps après la fête, subsiste un surcroît de disposition sympathique et conciliante qui se traduit sous mille formes inaperçues dans les gestes, dans les paroles, dans les rapports de la vie journalière. Au contraire, l'œuvre anti-sociale des foules de haine frappe tous les yeux, et le spectacle des destructions criminelles qu'elles ont opérées leur survit longtemps pour faire exécuter leur mémoire.

Puis-je maintenant parler des *publics agissants*, sans abu-

ser des métaphores? Le public, cette foule dispersée, n'est-il pas essentiellement passif? En réalité, quand il est monté à un certain ton d'exaltation, dont ses publicistes sont avertis par leur habitude quotidienne de *l'ausculter*, il agit par eux, comme il manifeste par eux, et, par eux, s'impose aux hommes d'État qui deviennent ses exécuteurs. C'est ce qu'on nomme la puissance de l'opinion. Il est vrai qu'elle atteste surtout celle de ses conducteurs qui l'ont mise en mouvement; mais, une fois soulevée, elle les entraîne dans des voies qu'ils n'ont pas prévues. Ainsi, cette action des publics est, avant tout, une réaction, formidable parfois, contre leur publiciste qui subit leur poussée provoquée par ses excitations. Cette action est, d'ailleurs, toute spirituelle comme la réalité même du public. Comme celle des foules, elle est inspirée par l'amour et par la haine, mais, à la différence de celle des foules, elle a souvent, quand l'amour l'inspire, une efficacité de production directe, parce qu'elle est plus réfléchie et plus calculée, même dans ses violences. Le bien qu'elle opère ne se borne pas à l'exercice journalier de la sympathie sociale des individus excitée par les sensations quotidiennement renouvelées de leur contact spirituel. Elle a suscité quelques bonnes lois de mutuelle assistance et de pitié. Si les joies et les deuils du public n'ont rien de périodique et de réglé par la tradition, ils ne possèdent pas moins que les fêtes de la foule le don d'apaiser les luttes et de pacifier les cœurs, et il faut bénir la presse frivole, je ne dis pas pornographique, quand elle entretient le public en une bonne humeur à peu près constante, favorable à la paix. Quant aux publics de haine, nous les connaissons aussi, et le mal qu'ils font ou qu'ils font faire est bien supérieur aux ravages exercés par les foules furieuses. Le public est une foule beaucoup moins aveugle et beaucoup plus durable, dont la rage plus perspicace s'amasse et se soutient pendant des mois et des années.

Aussi suis-je surpris que, après avoir tant parlé des crimes de la foule, on n'ait rien dit des crimes du public. Car il y a assurément des publics criminels, féroces, altérés de sang, comme il y a des foules criminelles: et, si la criminalité des premiers est moins apparente que celle des secondes, combien est-elle plus réelle, plus affinée, plus profonde,

moins excusable ! Mais d'ordinaire on n'a pris garde qu'aux crimes et délits commis envers le public, aux mensonges, aux abus de confiance, aux véritables escroqueries sur une échelle immense dont il est si souvent victime de la part de ses inspireurs. On doit parler de même des crimes et des délits commis envers la foule, et qui ne sont pas moins odieux ni peut-être moins fréquents. On ment aux assemblées électorales, on escroque leurs votes avec des promesses fallacieuses, avec des engagements solennels qu'on est décidé à ne pas tenir, avec des calomnies diffamatoires qu'on invente. Et il est plus facile de tromper les foules que les publics, car l'orateur qui les abuse n'a pas le plus souvent de contradicteur, tandis que les divers journaux se servent à chaque instant d'antidote les uns aux autres. Quoi qu'il en soit, de ce que le public peut être la victime d'un véritable crime, s'ensuit-il qu'il ne puisse être lui-même criminel ?

Puisqu'il vient d'être question des abus de confiance dont le public est l'objet, ouvrons une parenthèse pour remarquer combien la notion toute individualiste du *lien de droit*, tel que les juristes l'ont toujours compris jusqu'ici, est insuffisante et demande à être remaniée pour répondre aux changements sociaux que la naissance et la croissance des publics ont produits dans nos usages et nos mœurs. Pour qu'il y ait *lien de droit* par l'effet d'une promesse, il faut, d'après les idées admises jusqu'ici, qu'elle ait été acceptée par celui ou ceux auxquels elle s'adresse, ce qui suppose une relation *personnelle* entre eux. Cela était bon avant l'imprimerie, quand la promesse humaine ne portait guère plus loin que la voix humaine, et que, vu les limites étroites du groupe social avec lequel on était en rapports d'affaires, le client étant toujours personnellement connu du fournisseur, le donataire du donateur, le débiteur du créancier, le contrat synallagmatique pouvait passer pour la forme éminente et presque exclusive de l'obligation. Mais, depuis les progrès de la Presse, c'est de moins en moins avec des personnes déterminées, c'est de plus en plus avec des collectivités auxquelles on s'adresse par le journal, qu'on est en relations de tout genre, qu'on s'engage commercialement par des réclames, politiquement par des programmes. Le malheur est que ces engagements-là, même

les plus solennels, sont de simples *volontés unilatérales*, non nouées par la réciprocité de volontés simultanées, de simples promesses non acceptées ni susceptibles d'acceptation, et, comme telles, dépourvues de toute sanction juridique¹. Rien de plus propre à favoriser ce qu'on pourrait appeler le brigandage social. Encore peut-on dire, quand il s'agit d'une promesse faite à une foule, qu'il est difficile de la sanctionner juridiquement, à raison du caractère essentiellement passager de la foule, qui n'est assemblée qu'un instant et ne se retrouve jamais la même. Je sais tel candidat à la députation qui, devant quatre mille personnes, avait juré de se retirer au second tour de scrutin devant son concurrent républicain s'il avait obtenu moins de voix que lui. Il eut moins de voix, en effet, mais il ne se retira point, et il fut élu. Voilà qui peut encourager les charlatans politiques. Et je veux bien qu'ici l'on refuse de consacrer en droit l'effet de cette promesse pour cette raison que, une fois la foule dissipée, il n'est plus personne, même en ayant fait partie, qui puisse prétendre à la représenter, à agir en son nom. Mais le public est permanent, et je ne vois pas pourquoi, après qu'une information volontairement trompeuse a été publiée pour vraie, les lecteurs confiants qui ont été conduits à quelque spéculation malheureuse, à quelque désastre financier, par ce mensonge artificieux, intéressé, vénal, n'auraient pas le droit de citer en justice le publiciste fripon qui les a dupés, pour lui faire rendre gorge. Peut-être alors le caractère public d'un mensonge, au lieu d'être une circonstance atténuante ou absolutoire, comme maintenant, serait-il regardé comme une aggravation d'autant plus forte que le public trompé aurait été plus nombreux². Il est inconcevable que tel écrivain, qui se ferait scrupule de mentir dans la vie privée, mente impudemment, de gaieté de cœur, à cent mille, à cinq cent mille personnes qui le lisent; et que beaucoup de gens sachent cela et qu'ils continuent à le tenir pour un honnête homme.

Mais laissons là cette question de droit, et revenons aux

1. Voir à ce sujet nos *Transformations du droit*, pp. 116 et 307, ainsi que la thèse de M. René Worms, sur la *Volonté unilatérale*.

2. Car il en est des publics comme des assemblées qui sont d'autant plus aisées à tromper qu'elles sont plus nombreuses, comme les prestidigitateurs le savent à merveille.

crimes et délits du public. Qu'il y ait des publics fous, cela n'est pas douteux; tel était, à coup sûr, le public athénien quand il forçait son gouvernement, il y a deux ans, à déclarer la guerre à la Turquie. Qu'il y ait des publics délinquants, cela n'est pas moins certain : n'est-il pas des ministères qui, sous la pression du public, d'une presse dominante, ont dû — ne voulant pas tomber honorablement — proposer et faire voter des lois de persécution et de spoliation contre telle ou telle catégorie de citoyens? Certes, les crimes des publics ont moins de couleur et d'atrocité apparente que les crimes des foules. Ils diffèrent de ceux-ci par quatre caractères : 1^o ils sont moins repoussants; 2^o ils sont moins vindicatifs et plus intéressés, moins violents et plus astucieux; 3^o ils sont plus largement et plus durablement oppressifs; 4^o enfin, ils sont encore plus assurés de l'impunité.

Veut-on un exemple typique des crimes des foules? La *Révolution* de Taine en fournit autant et plus qu'on en peut désirer. En septembre 1789, à Troyes, une légende se forme contre Huez, le maire : il est un *accapareur*, il veut *faire manger du foin au peuple*. Huez est un homme connu par sa bienfaisance, il a rendu de grands services à la ville. N'importe. Le 9 septembre, trois voitures de farine s'étant trouvées mauvaises, le peuple s'amasse et crie : « A bas le maire ! » Mort au maire ! » Huez, sortant de son tribunal, est renversé, meurtri à coups de pied et de poing, frappé à la tête d'un coup de sabot. Une femme se jette sur le vieillard terrassé, lui foule la figure avec les pieds, lui enfonce des ciseaux dans les yeux à plusieurs reprises. Il est traîné, la corde au cou, jusqu'au pont, lancé dans le gué voisin, puis retiré, traîné de nouveau par les rues dans les ruisseaux, *avec un morceau de foin dans la bouche*. » Suivent des pillages et des démolitions de maisons, et, chez un notaire, « plus de six cents bouteilles sont bues ou emportées¹ ».

Ces assassinats collectifs ne sont pas, comme on le voit, inspirés par la cupidité, comme ceux de nos escarpes, ou comme ceux des publics révolutionnaires qui faisaient, à la

1. *Révolution*, t. I, p. 88; à la même époque, la foule a fait pis à Caen : le major de Belsunce a été dépecé, comme Lapérouse aux îles Fidji, et une femme a mangé son cœur.

même époque, par la voix de leurs journaux, par leurs représentants terrorisés, dresser des listes de proscription ou voter des lois de confiscation pour prendre les dépouilles de leurs victimes. Non, ils sont inspirés par la vengeance, comme les assassinats familiaux des clans barbares, par le besoin de châtier des forfaits réels ou imaginaires, comme les lynchages américains. En tout temps et en tout pays, la foule homicide ou pillarde se croit justicière, et la justice sommaire qu'elle rend rappelle singulièrement, par la nature vindicative des pénalités, par leur cruauté inouïe, par leur symbolisme même — comme le montre le morceau de foin dans la bouche de Huez — la justice des temps primitifs.

Combien tout cela nous éloigne des crimes du public ! Le public, quand il est criminel, l'est par intérêt de parti plus que par vengeance, par lâcheté plus que par cruauté ; il est terroriste par peur, non par accès de colère. Il est capable surtout de complaisance criminelle envers ses chefs, de *manutengolisme*, comme disent les Italiens. Mais à quoi bon s'occuper de ses crimes à lui, puisqu'il est l'opinion, et que, encore une fois, l'opinion est souveraine, irresponsable comme telle ! C'est surtout quand ils sont tentés et non consommés, qu'ils peuvent être poursuivis : encore ne peuvent-ils l'être que contre les publicistes qui les ont inspirés ou contre les meneurs des foules qui, nés du public, se sont livrées à ces tentatives. Quant au public même, il reste dans l'ombre, insaisissable, attendant l'heure de recommencer. Le plus souvent, quand une foule commet des crimes, — à commencer par les parlements, foules à demi corporatives, qui se sont montrés les complices de tant de despotes, — il y a derrière elle un public qui la meut. Est-ce que le public électoral qui a nommé des députés sectaires et fanatiques n'est pour rien dans leurs forfaits, dans leurs attentats contre les libertés, les biens, la vie des citoyens ? Est-ce que, fréquemment, il ne les a pas réélus et n'a pas endossé ainsi leur forfaiture ? Il n'y a pas que le public électoral qui ait été complice de criminels. Le public même non électoral, purement passif en apparence, en réalité agit par ceux qui cherchent à le flatter, à le capter. C'est presque toujours de complicité avec un public scélérat, dès l'époque où le public com-

mençait à naître, que les plus grands crimes historiques ont été commis : la Saint-Barthélemy peut-être, certainement les persécutions contre les protestants sous Louis XIV, et tant d'autres ! Les massacres de Septembre ont eu l'approbation enthousiaste d'un certain public, et, sans l'existence, sans les provocations de ce public, ils n'auraient pas eu lieu. — A un étage inférieur du délit, les fraudes électorales, telles qu'elles se pratiquent couramment et abondamment dans certaines villes, ne sont-elles pas des délits de groupe, accomplis avec la complicité plus ou moins consciente de tout un public ? — Règle générale, ou à peu près : derrière les foules criminelles il y a des publics plus criminels encore, et, à la tête de ceux-ci, des publicistes qui le sont encore plus.

La force des publicistes tient avant tout à la connaissance instinctive qu'ils possèdent de la psychologie du public. Ils savent ses goûts et ses dégoûts ; qu'on peut, par exemple, se permettre avec lui, impunément, une hardiesse de peintures pornographiques que la foule ne supporterait pas : il y a, dans les foules théâtrales, une pudeur collective opposée aux cynismes individuels des gens dont elle se compose¹, et cette pudeur fait défaut au public spécial de certains journaux. On peut dire même qu'il y a pour ce public-là une impudeur collective composée de pudeurs relatives. Mais, public ou foule, toutes les collectivités se ressemblent en un point, par malheur : c'est leur déplorable penchant à subir les excitations de l'envie et de la haine. Pour les foules, le besoin de hair répond au besoin d'agir. Exciter leur enthousiasme ne mène pas loin ; mais leur offrir un motif et un objet de haine, c'est donner carrière à leur activité, qui, comme nous le savons, est essentiellement destructive, en tant qu'elle s'exprime par des actes précis. De là le succès des listes de proscription dans les émeutes. Ce que réclament les foules en colère, c'est une tête ou des têtes. L'activité du public est heureusement moins simpliste, et elle se tourne vers un idéal

1. La foule présente aussi parfois une honnêteté collective faite d'improbités rassemblées. En 1720, après une fièvre de spéculations financières, le Parlement anglais, « dont presque tous les membres individuellement avaient pris part à cette débauche d'agiotage, la flétrit comme corps et ordonna des poursuites contre ses promoteurs pour avoir corrompu des personnages publics. » (Claudio Jannet, *le Capital*.)

de réformes ou d'utopies aussi facilement que vers des idées d'ostracisme, de persécution, de spoliation. Mais, en s'adressant à sa malignité native, ses inspireurs ne le conduisent que trop aisément lui-même aux fins de leur méchanceté. Découvrir ou inventer un nouvel et grand objet de haine à l'usage du public, c'est encore un des plus sûrs moyens de devenir un des rois du journalisme. En aucun pays, en aucun temps, l'apologétique n'a eu autant de succès que la diffamation.

Mais je ne voudrais pas finir sur cette réflexion pessimiste. J'incline à croire, malgré tout, que les profondes transformations sociales que nous devons à la presse se sont faites dans le sens de l'union et de la pacification finales. En se substituant ou en se superposant, comme nous l'avons vu, aux groupements plus anciens, les groupements nouveaux, toujours plus étendus et plus massifs, que nous appelons des publics, ne font pas seulement succéder le règne de la mode à celui de la coutume, l'innovation à la tradition; ils remplacent aussi les divisions nettes et persistantes entre les multiples variétés de l'association humaine avec leurs conflits sans fin, par une segmentation incomplète et variable, aux limites indistinctes, en voie de perpétuel renouvellement et de mutuelle pénétration. Telle me paraît être la conclusion de cette longue étude.

Mais j'ajoute que l'erreur serait profonde de faire honneur aux collectivités, même sous la forme la plus spirituelle, du progrès humain. Toute initiative féconde, en définitive, émane d'une pensée individuelle, indépendante et forte; et pour penser il faut s'isoler non seulement de la foule, comme le dit Lamartine, mais du public. C'est ce qu'oublient les grands louangeurs du peuple pris en masse, et ils ne s'aperçoivent pas d'une sorte de contradiction qui est impliquée dans leurs apologies. Car ils ne témoignent, en général, tant d'admiration pour les grandes œuvres soi-disant anonymes et collectives que pour exprimer leur mépris pour les génies individuels autres que le leur. Aussi est-il à remarquer que ces célèbres admirateurs des seules multitudes, contempteurs en même temps de tous les hommes en particulier, ont été des prodiges d'orgueil. Nul, plus que Wagner, si ce n'est Victor

Hugo, après Chateaubriand peut-être et Rousseau, n'a professé la théorie suivant laquelle « le peuple est la force efficiente de l'œuvre d'art » et « l'individu isolé ne saurait rien inventer, mais peut seulement s'approprier une invention commune ». Il en est de ces admirations collectives, qui ne coûtent rien à l'amour-propre de personne, comme des satires impersonnelles qui n'offensent personne parce qu'elles s'adressent à tout le monde indistinctement.

Le danger des démocraties nouvelles, c'est la difficulté croissante pour les hommes de pensée d'échapper à l'obsession de l'agitation fascinatrice. Il est malaisé de descendre en cloche à plongeur dans une mer très agitée. Les individualités dirigeantes que nos sociétés contemporaines mettent en relief, sont de plus en plus les écrivains qui vivent avec elle en continu contact; et l'action puissante qu'ils exercent, préférable assurément à l'aveuglement des foules acéphales, est déjà un démenti infligé à la théorie des masses créatrices. Mais ce n'est pas assez, et, comme il ne suffit pas de répandre partout une culture moyenne, et qu'il faut, avant tout, porter toujours plus haut la haute culture, on peut, avec Sumner Maine, se préoccuper déjà du sort qui sera fait dans l'avenir aux derniers *intellectuels*, dont les services à longue échéance ne frappent pas les yeux. Ce qui préserve les montagnes d'être rasées et transformées en terre labourables, en vignes ou en luzernes par les populations montagnardes, ce n'est nullement le sentiment des services rendus par ces châteaux-d'eau naturels; c'est tout simplement la solidité de leurs pics, la dureté de leur substance, trop coûteuse à dynamiter. Ce qui préservera de la destruction et du nivellement démocratique les sommités intellectuelles et artistiques de l'humanité, ce ne sera pas, je le crains, la reconnaissance pour le bien que le monde leur doit, la juste estime du prix de leurs découvertes. Que sera-ce donc?... Je voudrais croire que ce sera leur force de résistance. Gare à elles si elles viennent à se désagréger!